



La mélanocortine au secours des troubles du désir sexuel féminin

De nombreux spécialistes en neurosciences et en sciences du comportement se sont lancés à la recherche d'un médicament capable de venir en aide aux 30 % de femmes européennes et américaines souffrant, à des degrés divers, de manque de désir sexuel. Il existe de nombreux obstacles à ces recherches, les principaux étant liés à la multiplicité des facteurs en cause dans ce type de troubles sexuels féminins et à la difficulté de disposer d'un modèle animal de désir féminin, les modifications de comportement dont font preuve les rates femelles pour exprimer leur désir sexuel n'étant pas transposable aux femmes. Tout en ayant donc conscience des limites liées au fait que les tests ont été seulement faits chez des rates, une substance a été testée par une équipe canadienne, le PT 141, un neuropeptide analogue de l'*alpha-Melanocyte Stimulating Hormone* qui se fixe au niveau de récepteurs spécifiques du SNC. Si l'on connaît déjà l'effet favorisant de cette substance sur le désir masculin, chez les femmes seule une augmentation dose-dépendante de cette substance avait été rapportée lors de l'injection d'œstrogènes. 80 rates ovariectomisées, puis traitées ou non par œstrogènes – et/ou progestérone associée – ont reçu des doses de 50 à 200 microgrammes/kg en SC ou d'un placebo. Les résultats ont été globalement positifs, avec une majoration du comportement traduisant un désir sexuel chez la rate, sans modification de son état moteur de base et sans diminution du délai entre deux actes sexuels. Toutefois, pour les auteurs eux-mêmes, si cette substance semble être efficace sur le désir sexuel des rates femelles, il n'est pas possible de prédire si elle pourrait l'être chez les femmes.

QDM, p. 6, 30 juin 2004.

L'amour physique est important pour 71 % des Français

Une vaste enquête lancée par Lilly-Icos et Ipsos-Santé sur la sexualité des Français de 35 ans et plus : 1 000 personnes issues d'un échantillon représentatif de 35 ans et plus, sur cinq régions, ont été interrogées par téléphone du 4 au 15 novembre 2003. Les personnes interrogées : un peu plus de femmes, 52 % âgées en moyenne de 52 ans, vivant à 75 % en couple ou ayant un partenaire sexuel à

80 %. La moyenne des rapports sexuels s'établit à 1,8 par semaine avec un indice de satisfaction de 6,4 sur 10. Le sexe, les Français y pensent pas mal (61 % des hommes et 35 % des femmes) et s'ils en parlent facilement avec leur conjoint, leurs amis ou même leurs enfants, ils n'en parlent que rarement avec leurs parents. La sexualité est considérée comme un aspect plus ou moins important de l'existence pour la grande majorité, 71 %, puisqu'ils sont seulement 29 % à la considérer comme peu ou pas importante. En ce qui concerne les troubles sexuels masculins, ce sont à 25 % des baisses de désir, à 24 % des éjaculations trop rapides, et à 42 % des pannes d'érection. La panne d'érection est un sujet qui préoccupe 20 % des hommes interrogés, parmi lesquels un sur quatre estime que cela a un impact sur leur équilibre, leur confiance en eux et l'harmonie de leur couple. Or, si la majorité d'entre eux connaît l'existence de traitements efficaces, ils sont seulement 3 % à y avoir eu recours. Quant à en parler avec son médecin, c'est à peine une personne sur trois qui a déjà parlé de sa sexualité avec son médecin généraliste.

QDM, p. 12, 30 juin 2004.

La fidélité (du campagnol) ne tient qu'à un gène

En transférant, chez le campagnol, le gène du récepteur de la vasopressine au niveau du centre cérébral de la récompense (pallidum ventral), des chercheurs ont transformé un animal volage en monogame fidèle. Le campagnol est un petit rongeur qui sert de modèle à l'étude du comportement d'accouplement. Le campagnol des prairies est monogame par nature, s'accouplant avec une partenaire qu'il conserve toute sa vie, alors que son proche cousin, le campagnol des champs est solitaire et polygame, trouvant à chaque reproduction une nouvelle partenaire. Entre les deux espèces, quelle différence ? la concentration d'un récepteur à la vasopressine (V1aR), hautement exprimée dans le pallidum ventral du campagnol monogame. En infusant, *via* un virus non pathogène, les gènes du V1aR au niveau du pallidum ventral au campagnol des champs, polygame, M. Lim et J. Young ont modifié son comportement. Le petit animal s'est alors mis à avoir une préférence marquée pour sa partenaire du moment sans en chercher de nouvelle. L'équipe de chercheurs reconnaît que la capacité à former des liens affectifs durables chez les humains est certainement polygénique, mais ils font remarquer

que leur étude montre que le changement d'un seul gène peut modifier profondément un comportement. On soupçonnait déjà que les récepteurs à la vasopressine interviennent dans les troubles de l'attachement comme on les rencontre dans l'autisme. De plus, ces découvertes viennent renforcer les associations décrites entre l'aptitude à créer un lien social et la dépendance aux drogues via le centre cérébral de la récompense. De là à penser que les humains sont comme les campagnols, l'étude ne répond pas à cette question.

Nature, vol. 429, 17 juin 2004, pp. 754-57.

Diminution de libido chez les femmes ménopausées : 21 à 36 %

À l'issue de l'enquête *Women's International Sexuality and Health Survey* auprès de 2467 femmes en période ménopausique (France, Allemagne, Italie et Royaume-Uni), près de 40 % des femmes ménopausées se plaignent d'un manque de désir sexuel. L'objectif de cette enquête était d'évaluer à l'aide d'outils validés : PSPF (*Profile of Female Sexual Function*) et PDS (*Personal Distress Scale*), la proportion de femmes ménopausées ayant une baisse de libido, la proportion souffrant de ce manque de désir, la fréquence de leurs activités sexuelles et la corrélation entre le désir et la satisfaction concernant leur vie sexuelle. Les résultats montrent une diminution de libido authentifiée chez 21 à 36 %, et 20 % de troubles liés à cette baisse de libido. Avec pour conséquence des sentiments de handicap, de dysfonctionnement, et une tendance à se blâmer du manque de réaction sexuelle. Pour la majorité d'entre elles, ces femmes ayant une baisse de libido ont des rapports sexuels moins fréquents et moins satisfaisants. Si les œstrogènes corrigent les troubles trophiques, ce qui peut avoir une action indirecte sur le désir sexuel, le traitement par la testostérone serait plus efficace sur le désir sexuel lui-même.

Réunion organisée par les laboratoires Procter and Gamble au 11^e Congrès mondial d'endocrinologie gynécologique à Florence.

QDM, 10 juin 2004, p. 12.

Campagne d'information Bayer Pharma GSK sur les troubles de l'érection

Une nouvelle démarche d'information sur les troubles de l'érection : les Français sont de timides demandeurs d'innovations thérapeutiques en matière de dysfonction érectile. L'enquête Males (enquête internationale menée auprès de 27 838 hommes dans huit pays) indique que les Français consultent beaucoup moins que les autres. Il s'agit de conférences-débats ouvertes au grand public

sur le thème "La sexualité après 40 ans, idées vraies, idées fausses". Ces réunions sont animées par un journaliste en présence d'un sexologue, d'une personnalité du monde artistique, littéraire ou philosophique. Elles donnent lieu à des débats permettant de lever des tabous sur ce sujet d'expression difficile et d'établir un meilleur dialogue médecin-patient, de parler plus librement de sexualité et de ses difficultés.

Conférence de presse
Bayer Pharma GSK,
QDM, p. 6, 11 juin 2004-08-30.

Restaurer l'érection et l'épanouissement

L'efficacité du traitement de la dysfonction érectile ne se juge pas uniquement sur l'amélioration physique du trouble, mais doit être appréciée par la restauration d'un épanouissement affectif. Pour juger de cet aspect, les spécialistes disposent d'une nouvelle échelle d'évaluation, appelée Pairs. Disposer de moyens plus complets, et plus représentatifs des dimensions réelles de la sexualité, il fallait des outils qui ne se limitent pas au seul aspect physique. C'est pour cela qu'a été développée une nouvelle mesure tenant compte de la satisfaction éprouvée pour l'ensemble des aspects relationnels du couple : l'échelle Pairs. Pairs pour *Psychological And Interpersonal Relationship Scales*. Ce nouvel outil est un questionnaire, rempli par le patient, qui explore trois domaines. La confiance, la possibilité de passer des moments intimes dans une atmosphère de détente, y compris et en particulier avant d'avoir des rapports

sexuels et le "détachement temporel" ou absence de sentiment d'urgence avant un rapport sexuel. Pairs n'est pas destiné à remplacer l'IIEF, mais à le compléter. Le questionnaire, récemment validé par une série d'études chez des patients traités, semble confirmer les attentes en permettant d'améliorer l'appréciation de la correction d'une dysfonction érectile traitée en mesurant le bénéfice thérapeutique global. Il devrait permettre, chez un patient donné, la comparaison entre différentes molécules, tant en termes d'efficacité et de tolérance qu'en termes de satisfaction individuelle et relationnelle. D'autres versions sont à l'étude, qui, destinées aux sexologues, pourraient bientôt être utilisées de façon routinière en consultation.

Conférence *The choice is yours*,
symposium Lilly à Vienne.
QDM, 30 avril 2004, p. 10.

L'ovulation favorise les rapports sexuels

Comme l'avaient suggéré des travaux antérieurs, il semble bien qu'il y ait une recrudescence d'activité sexuelle chez l'humain pendant les six jours qui correspondent à la période de fécondité optimale de la femme. Au fond, il s'agit de savoir si les humains se comportent comme les autres mammifères en vue de perpétuer leur espèce... Pour tenter de répondre à cette question, des chercheurs américains, J. Wilcox et coll., ont mené une enquête chez 68 femmes volontaires. Les femmes enrôlées dans l'enquête avaient une contraception (38 par DIU et 30 par ligature-résection tubaire). Toutes vivaient en couple stable, étaient en bonne santé, avaient environ trente ans et étaient mères

d'un ou deux enfants. Il leur a été demandé de noter leurs jours de règle et ceux de leurs rapports sexuels pendant trois mois. Enfin, elles gardaient chaque jour un échantillon d'urine pour que la date d'ovulation puisse être établie. Au terme de ces trois mois, l'analyse montre que les jours d'activité sexuelle consécutive correspondent bien aux six jours de fécondité féminine, c'est-à-dire les cinq jours avant ovulation et le jour de l'ovulation. Le pic de copulation est atteint la veille et le jour de l'ovulation et sa fréquence moyenne est de 24 % au-dessus. Quant aux mécanismes sous-jacents, on en est encore au stade des hypothèses. La première serait une augmentation de la libido féminine en période ovulatoire (une étude de 1994 va d'ailleurs dans ce sens), la deuxième serait liée à l'homme, par le biais des phéromones. La dernière hypothèse serait celle d'une accélération de l'ovulation due au coït. Cette théorie a déjà soulevé beaucoup de scepticisme. Pourtant... les espèces animales sont de deux types différents : à ovulation réflexe ou spontanée. L'humain est dans le deuxième cas, mais des travaux sur les rongeurs ont suggéré que les circuits cérébraux impliqués dans l'acte sexuel agiraient sur l'ovulation. Le fait est que les chercheurs américains ont constaté une augmentation des ovulations les jours suivant le week-end. Week-end au cours duquel il y a justement un pic d'activité sexuelle. Mais le week-end est aussi source de diminution du stress, de meilleur sommeil, d'activité sportive, autant de facteurs pouvant jouer sur l'ovulation ! Les mécanismes biologiques en cause ne sont donc pas nettement identifiés.

Human Reproduction,
10 juin 2004, DOI : 10.1093.

Emplacement bandeau noir

Mentions Légales LEVITRA

180 x 100 mm